

L'Abbeille.

DL, 1.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 DÉCEMBRE, 1848.

No. 13.

REMARQUES SUR LES PRINCIPAUX HISTORIENS FRANÇAIS.

Quelques remarques sur les principaux historiens français, ne pourront, je pense, manquer de plaire aux lecteurs de notre journal, qui, pour la plupart écoliers, s'occupent plus spécialement d'histoire.

Le premier historien français digne de remarque fut Mézerai, esprit indépendant, et qui, bien loin de flatter Louis XIV, dont la puissance éblouissait tant d'autres, s'éleva plusieurs fois contre la cour. Cette conduite, comme il devait s'y attendre, lui attira les persécutions de la cour et des écrivains contemporains, qu'il offensait en offensant le maître. Bientôt même on lui enleva sa pension; ce qui le laissa presque sans ressource. On se flattait par là de fléchir son caractère; mais on n'y réussit point; il n'en devint que plus virulent.

Le style de cet écrivain est fort et énergique; ses aperçus sont aussi justes. Il ne lui manque que d'être plus correct et plus châtié; mais on voit qu'il ne songeait à rien moins qu'à cela.

Après lui vient le P. Daniel, qui se montre un peu trop prévenu en faveur de la royauté, ce qui fait dire à M. de Barante qu'il ne trouva de bon que ce qui était fait par un roi. Mais le docte Jésuite a pu être ébloui de la grandeur de Louis XIV, lorsque tout fléchissait devant ce monarque. Au reste, il suit une autre route que Mézerai, s'appuyant sur des fondements solides et puisant les faits à leur véritable source.

Il lui fallut dix ans pour réunir les matériaux de son histoire, c'est-à-dire, cent fois de quoi faire tourner la tête à un écolier, aujourd'hui surtout que deux fois soixante minutes d'étude exposent la santé. Quant à l'ouvrage du P. Daniel il faut qu'il ait réellement du mérite, puisque Voltaire lui-même en a porté un jugement favorable dans son *Siècle de Louis XIV*. "Daniel, dit-il, rectifie Mézerai sur la première et la seconde race: on désirerait en lui, il est vrai, plus de pureté, plus de force dans le style, plus d'intérêt dans les récits, d'égard aux lois, aux mœurs; mais il est sage, instruit, exact et vrai: et son histoire est la meilleure que nous possédions. Mais en général on ne lui rend pas justice."

Le premier historien remarquable ensuite fut Sismondi. Il prut, il est vrai, entre lui et le P. Daniel plusieurs his-

toriens: mais leurs ouvrages étaient moins des histoires que des amas inutiles de volumes, destinés à l'ornement des bibliothèques. Ensuite, pendant la révolution, personne n'étoit beaucoup tenté de faire une histoire complète de la monarchie française, en voyant conduire à la mort tous ceux qui n'en retranchaient pas treize cents ans.

Ce fut en 1821, que Sismondi fit paraître les trois premiers volumes de son *Histoire des Français*. Il a quelques-unes des qualités nécessaires à l'historien: il est ami du travail, terrible aux démagogues et aux despotes; il sait aussi tirer parti de tout, de ses voyages, de ses lectures, de ses observations; mais vient-il à toucher quelque point de religion, il ne se possède plus et tombe dans les plus grandes erreurs. En un mot, on ne peut le louer sans y ajouter le blâme, et s'il y a du bon, il y a aussi beaucoup de mauvais.

De Sismondi à Michelet la distance est grande. Cependant les deux premiers volumes de son *Histoire de France* firent du bruit, grâce aux systèmes du philosophe allemand, Hegel, qui exaltèrent les jeunes imaginations. Ainsi triompher, faire révolution, se voir installé ne fut qu'une même chose pour le jeune Michelet; et l'on crut que les Guizot les Barante devaient lui céder leur place: ce qui montre où en est aujourd'hui la littérature en France.

Depuis, son bonheur a été constant. Aujourd'hui même il est presque le veau d'or de la jeunesse, et je dirais, le mignon de la presse, prête à bouleverser pour lui terre et mer.

Dès sa préface, Michelet annonce que son histoire est un système; et alors, s'animant par degrés, il compense tout, parle d'élément de ceci, de cela, fait de la vraie chimie, sans nul respect pour l'histoire. Il est curieux de le voir se déclamer contre Théodore de Mopsueste, croyant avoir à faire à un père de l'église: il n'en était rien pourtant; car c'était un bel et bon hérétique condamné par deux conciles œcuméniques. Mais il semble que tout est permis aujourd'hui en France: et le moindre écrivain se croit en droit de dicter des lois où les hommes éclairés n'osent se prononcer.

Cependant le second volume de Michelet présente une scène des plus bril-

lantes de la France féodale, et l'on aime à le voir caractériser chaque province avant d'arriver à cette époque. Mais bientôt les systèmes d'Hegel viennent se mêler au récit de ses aventures et l'enlraîner dans de nouvelles erreurs.

Enfin, cet écrivain a, tour à tour, de la finesse, de la pénétration; de la bizarrerie, de la gêne, de la puérité même dans ses comparaisons; beaucoup d'intérêt et de vérité; de la prétention, des contradictions manifestes.

Ici ne pourrait-on pas dire que la plupart des erreurs dans lesquelles tombe un historien viennent de ce qu'il oublie sa mission? Qu'est-ce en effet que l'histoire d'un peuple?

L'accomplissement des desseins de Dieu sur lui ou un système? M. Laurentie du moins n'a pas hésité à choisir le premier; aussi son histoire est-elle la plus catholique qu'il y ait. Les évêques, dit-il encore avec Gibbon, ont façonné la Gaule au 5ème siècle, comme un essaim petrit le miel dans une ruche. Il a aussi répandu beaucoup d'intérêt dans les *Origines gauloises jusqu'à S. Louis*; mais il exagère, sans doute le pouvoir monarchique sous les Mérovingiens, et semble se déclarer avec trop de chaleur pour la royauté contre les Lédés. À cela se joint une peinture exagérée des malheurs du VIIe. siècle, que Mabilion saluait du nom d'*âge d'or*. On voit en effet que dans ces siècles, que nous traitons de barbares, les moines embrassaient l'étude de tous les auteurs anciens; que Cicéron reposait à côté du cilice dans la cellule des Bénédictins, et qu'après avoir déchiré leur corps et réduit leur chair, ils se livraient à l'étude de Platon. Mais l'agrément et l'impartialité de l'histoire de M. Laurentie laissent à peine apercevoir ces erreurs, d'autant plus que c'est encore, selon lui, à la ligne que la France doit la conservation de son unité catholique.

Reste maintenant à parler de l'abbé Genoude, d'une facilité étonnante et d'une passion incroyable pour la gloire: maladie fort commune de nos jours; mais maladie étrange dont personne ne veut guérir et qui fait maintenant de grands ravages. Encore si l'on travaillait avec ardeur à acquérir cette gloire que l'on désire tant; mais pour cela il faudrait se